
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/3 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.3.60365

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

retraite de la génération des non-marxistes (à Leipzig notamment) et fut presque complètement achevée à la fin des années cinquante.

Signalons en dernier lieu la contribution de Franz PFETSCH qui recherche quel modèle théorique d'interaction entre scientifiques (physiciens) et politiques s'applique à chacune des grandes périodes de l'histoire universitaire au XX^e siècle. Il conclut que le modèle de Max Weber (séparation des deux domaines) a prévalu sous la République de Weimar, que le modèle »décisionniste« de Carl Schmitt (prépondérance absolue du politique) correspond au début de la période nationale-socialiste, bien que le modèle »technocratique« s'imposât ensuite. Enfin, la RFA serait l'époque d'une alliance réussie entre mondes politique et scientifique, correspondant au modèle »pragmatique« de coopération (Habermas) ou au modèle weberien de non-immixtion.

Ces contributions, dans l'ensemble richement annotées et parfois suivies d'une courte bibliographie, sont également complétées par une liste des abréviations et un index global (thèmes, noms de personnes et de lieux).

Corine DEFRANCE, Paris

Jürgen FOHRMANN, Wilhelm VOSSKAMP (Hg.), *Wissenschaftsgeschichte der Germanistik im 19. Jahrhundert*, Stuttgart, Weimar (Metzler) 1994, 791 p.

Le volume présente une part importante des résultats obtenus dans le cadre d'un projet de recherche de la DFG sur l'histoire des études germaniques. Centré sur le XIX^e siècle il étudie un passage, celui des études germaniques, impliquées dans une lutte pour la reconnaissance contre les modèles étrangers, à une science de la littérature, en principe dégagée des axiologies. Entre les deux certaines notions vont servir de fil directeur, ainsi celle de *Bildung* mais aussi celle d'éthique qui anime le philologue Lachmann dans son rigoureux travail de présentation des textes médiévaux.

Après avoir observé les paradoxes sémantiques du terme de germanistique qui naît comme corrélat de celui de romanistique (article de Uwe MEVES), les auteurs esquissent une histoire institutionnelle des études germaniques au XIX^e siècle (contributions de Rainer KOLK, Uwe MEVES et Herbert H. EGGLMAIER). Il s'agit d'une part de montrer comment la conquête des études germaniques par la philologie a abouti à repousser tous les travaux considérés comme dilettantes en dehors des limites de la jeune discipline, qui établit ainsi son homogénéité. Parmi les césures qui rythment sur un siècle l'histoire de la discipline, une attention particulière est portée à la remise en cause de l'infailibilité de Lachmann dans le cadre de la querelle des *Nibelungen*. L'institutionnalisation de la discipline, c'est d'abord la mise en place de chaires, et il faut saluer la précision avec laquelle les auteurs suivent la création et le développement de toutes les chaires de germanistique en Allemagne et dans l'Empire des Habsbourg. Il ressort de leur analyse que la création des chaires n'est pas liée à un besoin qu'auraient exprimé les gymnases, et d'autre part que les conditions locales, différentes d'une université à l'autre, ont une grande importance dans l'explication qu'on peut donner de la succession des créations.

La germanistique naissante se confond, durant une première et longue phase, avec l'étude des textes médiévaux. Les deux articles consacrés à la »Altgermanistik« (contributions d'Ulrich HUNGER et de Rüdiger KROHN) mettent en lumière le souci de scientificité qui pousse les premiers germanistes à dépasser la simple collecte de matériaux et accorde une importance particulière aux notions de compréhensibilité et d'évidence du texte.

Une section suivante est consacrée à la place respective de la philologie textuelle et de l'auto-réflexion dans la définition d'une germanistique moderne (textes de Nikolaus WEGMANN, Hans-Martin KRUCKIS, Holger DAINAT, Cornelia FIEDELDEY-MARTIN). Partant de la constatation selon laquelle, depuis le congrès des germanistes à Munich en 1966, l'histoire de la germanistique est devenue la critique d'une idéologie, celle d'une science spécifiquement allemande, les auteurs mettent l'accent sur la contradiction propre à la philologie allemande ent-

re une exigence de scientificité et la transmission d'une Bildung qui risque souvent de s'épuiser dans les valeurs de la germanité: »Die Philologie steht so schon bei ihrem ersten großen Versuch, sich selbst als Einheit, als selbständige disziplinäre Größe zu behaupten [F. A. Wolf] unter dem Gegensatz von pädagogischer Funktion und wertneutraler, bzw. Werte neutralisierender Wissenschaft, zwischen pädagogischer Bildungsfunktion und objektiv-empirischer Forschung. Das ist zugleich ein Widerspruch, der die weitere Geschichte maßgeblich bestimmen wird, gleich ob das Fach diesen Konflikt selbst thematisiert oder nicht.« (p. 370) Le problème de la relation entre science et valeur traverse en particulier les réflexions de Schlegel et Nietzsche sur une lecture philologique; l'histoire de la philologie goethéenne montre assez l'ambiguïté de cette relation.

La philologie se caractérise en principe par son refus des synthèses: l'organisation des connaissances de détails est reléguée dans un lointain futur ou déléguée à la discipline dans sa totalité. Cette attitude est peu à peu battue en brèche au tournant du XX^e siècle. Avant même que s'annonce l'histoire de l'esprit (Geistesgeschichte) qui, avec les cas extrêmes de Sauer ou Nadler, ne s'abandonnera que trop aux vues globales, les tentatives d'implantation d'une littérature comparée limitent à la fois la légitimité de la philologie allemande et d'un historicisme qui n'est pas moins porté à l'ethnocentrisme.

L'observation de deux genres spécifiques, celui de la biographie et celui de l'histoire littéraire (contributions de Hans-Martin KRUCKIS et de Jürgen FOHRMANN) permet d'affiner les problèmes de périodisation dans l'histoire de la germanistique au XIX^e. La connexion établie entre le développement de l'idée nationale et l'histoire littéraire ne conduit pas seulement à amplifier les effets d'écho entre littérature et contexte politique et à instaurer une téléologie historique, elle aboutit nécessairement aussi à créer une posthistoire, postérieure à l'avènement de la nation.

La germanistique, les auteurs arrivés à ce point l'ont déjà bien montré, n'est pas seulement une science mais aussi une forme d'auto-perception de la culture allemande à l'ère des nationalismes. La constitution sur des bases très différentes du culte des Dioscures ne fait que confirmer brillamment cette hypothèse (articles de Maximilian NUTZ et de Christian GRAWE). Alors que le culte de Goethe obéit à une certaine continuité, celui de Schiller trahit au contraire une rupture. Le héros démocratique de Robert Blum devient peu à peu un représentant idéal de la germanité.

Si une sociologie trop mécaniste tend parfois à expliquer l'histoire des disciplines en fonction de besoins sociaux, c'est-à-dire scolaires, la germanistique au XIX^e sous sa forme de philologie allemande s'est développée en parfaite indépendance de l'institution scolaire (contribution de Detlev KOPP). On considère dans les lycées que les professeurs de latin et de grec peuvent bien aussi parler de la littérature allemande, exercice qui prend souvent la forme d'une pieuse contemplation des chefs-d'œuvres. Il faut attendre les initiatives de Rudolf Hildebrand à la fin des années 1860 à Leipzig pour que soit jeté un pont timide. La pénétration du monde scolaire par la philologie allemande n'aboutit pas au demeurant qu'à des résultats positifs puisqu'on lui doit la matière scolaire très idéologique de la »Deutschkunde« qui s'est bien implanté dans les années 1920 à partir de la Prusse et de la Saxe.

On reprochait autrefois à l'histoire de la germanistique sa tendance aux récits anecdotiques, à l'historiographie régionale. Cette phase est maintenant bien révolue et ce gros ouvrage, complété par plusieurs bibliographies, représente non seulement une somme de recherches empiriques mais un effort théorique constant pour s'arracher à la pesanteur et à la fausse limpidité des matériaux. Le texte est de bout en bout pénétré d'une réflexion sur la pertinence des modèles sociologiques dans l'histoire des sciences, plus particulièrement peut-être sur le modèle de Luhmann. Si la manière dont une aire culturelle se perçoit et construit son identité idéologique constitue bien un objet historique, alors on a affaire à une contribution d'autant plus fondamentale à l'histoire culturelle de l'Allemagne du XIX^e siècle qu'elle contourne tous les pièges des évidences sémantiques et reste une histoire véritablement critique.

Michel ESPAGNE, Paris